



## Stats

### Président

Philippe Grobéty

### Bulletinier

Jacques Gamboni

### Présence

Diaphane: 41%

### Apéritif

Offert par Léonard Maret

## Prochaine réunion

20 mars, 12h00

Au programme:

Intronisation de Daniel Dufaux et déjeuner d'amitié

Venez nombreux



## Un vendredi 13 à rester chez soi

Il faut bien reconnaître que la superstition fait encore des ravages dans le district d'Aigle si bien que ce vendredi 13, les Rotariens d'Aigle auront voulu rester à la maison. C'est en effet face à une mince assemblée que le Président Grobéty a délivré son message; message bref d'ailleurs vu les circonstances. Ainsi nous apprenons que le samedi de réjouissance en compagnie de Handiconcept a dû être annulé faute de participants.

Le président veut croire que la prochaine manifestation d'envergure, à savoir le loto, connaîtra lui une influence digne des meilleures années. Pour en être sûr, mieux vaut noter la date immédiatement dans son agenda : ce sera le 8 mai.

Je me faisais une joie de vous inviter à la manifestation Handiconcept à Bretaye samedi dernier, mais voilà, seuls 3 Rotariens (dont le président et votre serviteur) ont répondu oui alors que 17 autres disaient non ... J'ai dû hélas annuler notre participation.

Autre manifestation d'envergure, promise au plus grand des succès, notez qu'elle aura lieu à Pentecôte. Il s'agit de la grande migration sur la côte,

## PETS

20 mars

Martigny

ASSEMBLÉE DE DISTRICT

21 mars St.-Maurice

# Rotary



Inscrivez-vous sans tarder !

du côté de Fréjus. Le président tentera à cette occasion d'obtenir les inscriptions par le biais d'un Doodle. Soyez attentifs aux messages que vous allez recevoir.

## La Rubrique des Ors Monts

L'Office du Tourisme est le lieu où se posent les questions les plus insolites. Cet été, un hôte de la station s'y présente et demande poliment si le village dispose d'un «alpinodrome».

Devant l'incompréhension de son interlocutrice, il précise qu'il s'agit d'un lieu où l'on fait de la varappe. Tandis que la personne qui le renseigne opine du bonnet en concluant: «vous cherchez donc des lieux de grimpe...».

Le malheureux la regarde avec perplexité: «Heu... qu'est-ce que c'est, la grimpe?»

Anecdote tirée du journal des Ormots « le Cotterg » de septembre 2003

## Culture & économie

### Festival de Verbier

Le club Rotary Verbier Saint-Bernard invite les Rotariens du monde entier à se rendre sur la montagne de Verbier les mardi 21 et 28 juillet pour écouter de la belle musique.

Voici le programme :

Le 21 juillet, dès 19 heures, le grand chef Ton Koopman dirige le Verbier Festival Chamber Orchestra. Les solistes, de très



grande réputation internationale, seront Renaud Capuçon au violon, Malin (*se prononce Moline*) Hirtelius, soprano, Marie-Claude Chappuis, mezzo-soprano, Tilman Lichdi, ténor et Konstantin Wolff, basse. Quant au chœur, nous aurons le célèbre RIAS Kammerchor. Ces artistes interpréteront de **Bach** La Suite N° 3 en Ré maj, de **Mozart**, le Concerto pour violon et orchestre N° 3 en Sol maj et enfin le Requiem. Les Rotariens de Verbier offrent à leurs amis une réduction substantielle du prix du billet ainsi que le plaisir d'une rencontre conviviale autour d'un verre dans les salons du festival. Qui voudra manquer pareille occasion ?

Enfin, un bonheur ne venant jamais seul, le 28 juillet nous serons autour de l'incomparable pianiste Khatia Buniatishvili qui se fera fort de charmer nos oreilles sur des pièces de Ravel, Liszt et Stravinski.



Khatia Buniatishvili

Voici ce que communiquent encore les Rotariens de Verbier:

En partenariat avec le Verbier festival nous vous proposons une réduction de 40% sur le prix du billet. Pour obtenir cette réduction il suffit de **commander vos billets par téléphone au N° : 0848 771 882** en signalant que vous réservez vos billets dans le cadre du partenariat avec le RC Verbier St-Bernard. Votre nom ainsi que celui de votre club seront demandés.

Afin de cultiver l'amitié rotarienne notre club vous invite, avant le concert, dès 18 heures et durant l'entracte à une verrée conviviale dans un des salons de réception du festival.

Pour ceux et celles qui désirent passer la journée à Verbier il sera possible d'assister à des concerts à l'église ou à des répétitions selon le programme.

## Economie

Nos lecteurs intéressés par l'économie et qui ont lu les cniq derniers **TRAIT D'UNION**, dès le n° 70, ont peut-être encore la force de poursuivre la lecture du papier écrit par l'économiste américaine Deidre McCloskey sur le *Capital au XX<sup>ème</sup> siècle* de Thomas Piketty que nous traduisons à leur intention. On

trouvera l'original à l'adresse Internet ci-dessous.

Erasmus Journal for Philosophy and Economics, Volume 7, Issue 2, Autumn 2014, pp. 73-115.

<http://ejpe.org/pdf/7-2-art-4.pdf>

## UN PESSIMISME MESURÉ, NON MESURÉ, MAL MESURÉ ET INJUSTIFIÉ : UN ESSAI CRITIQUE DE CAPITAL AU VINGT ET UNIÈME SIÈCLE DE THOMAS PIKETTY

DEIRDRE NANSEN MCCLOSKEY

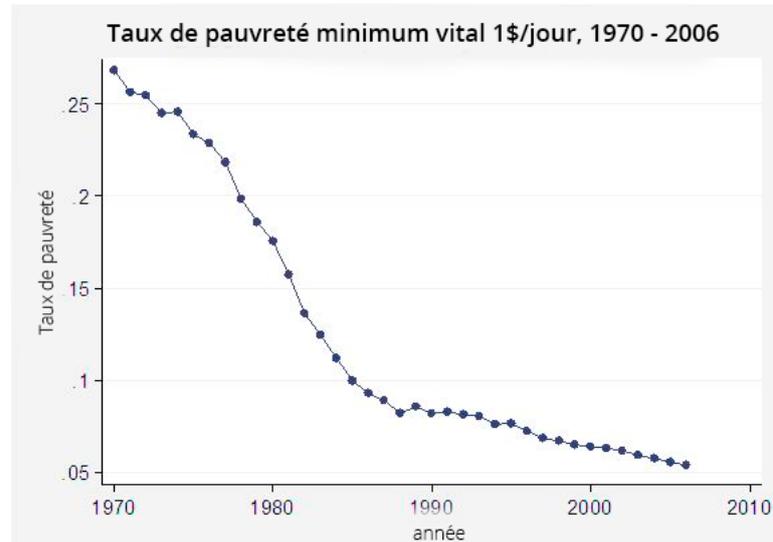
Université de l'Illinois à Chicago

### SIXIEME PARTIE

Voici l'avant-dernière partie.

On ne peut non plus prétendre que les pauvres du monde payent pour la croissance. Les économistes Xavier Sala-i-Martin et Maxim Pinkovsky, sur la base d'une étude détaillée de la répartition individuelle des revenus — sans avoir comparé les revenus par pays — ont publié leur constat que la pauvreté mondiale est en baisse. Entre 1970 et 2006, le taux de pauvreté global [défini en termes absolus et non relatifs,] a été réduit de près des trois quarts. Le pourcentage de la population mondiale vivant avec moins de 1 dollar par jour (en dollars de 2000 ajusté au PIB par habitant) est descendu de 26,8 % en 1970 à 5,4 % en 2006 (Sala-i-Martin et Pinkovskiy 2010, voir aussi Sala-i-Martin 2006).

Il est important, en pensant aux questions que Piketty soulève avec une telle énergie, d'avoir une vision claire sur quoi consiste exactement l'inégalité. Le capital physique et les papier valeur sont possédés inégalement, bien sûr, bien que les fonds de



(Xavier Sala-i-Martin, Maxim Pinkovskiy 22 jan 2010, Op. cité)

pension et similaires compensent dans une certaine mesure. Le rendement sur ces parties du stock de capital de la nation fourni le revenu des riches, en particulier les riches-par-héritage dont Piketty s'inquiète le plus. Mais si le capital est mesuré de manière plus complète, afin d'inclure le capital humain qui est de plus en plus important, tels que les formations d'ingénierie par exemple et le capital de plus en plus important appartenant aux biens publics, comme les parcs publics par exemple, sans oublier les connaissances modernes (pensez à Internet), le revenu de rendement sur le capital est distribué bien moins inégalement, je l'ai mentionné, que le sont les papier-valeur et le capital physique. En outre, la consommation est beaucoup moins inégalement appréciée que le revenu est calculé. Une personne riche possédant sept maisons pourrait être considérée comme sept fois plus favorisée qu'une personne pauvre n'en possédant qu'à peine une. Mais bien sûr, ce n'est pas le cas, puisqu'elle ne peut consommer en l'occupant qu'une seule maison à la fois et ne peut consommer qu'une seule paire de chaussures à la fois et ainsi de suite. Le bracelet de diamants demeurant inutilisé au fond de son ample boîte à bijoux est un scandale, car elle aurait pu payer les frais de scolarité d'un millier de familles au Mozambique avec ce qu'elle a bêtement dépensé en babioles la saison dernière à Cannes. Elle devrait en effet avoir honte de se livrer à ces folles dépenses. C'est une question d'éthique importante, même si ce n'est une affaire publique. Mais en tout cas la dépense, sur ce point, n'a pas augmenté sa consommation réelle.

De plus, et de manière cruciale, on bénéficie aujourd'hui de la consommation des produits de base ou de première nécessité de manière beaucoup plus égale que le reste de la consommation ou des revenus, ou du capital, ou du bien-être physique. Et ça l'est devenu de plus en plus également ainsi au fur et à mesure de l'histoire de l'enrichissement du pays. Par conséquent la croissance économique, aussi inégalement se soit elle accumulée sous forme de richesse ou gagnée par le revenu, est plus égalitaire dans sa consommation et désormais est tout à fait égale dans la consommation des produits de base. Comme l'économiste américain John Bates Clark a prédit en 1901:

L'ouvrier type va voir son salaire journalier croître d'un dollar à 2, puis de 2 à 4 et de 4 à 8 [ce qui s'est montré exact en valeur réelle du revenu par per-

sonne jusqu'en 2012, bien qu'un tel calcul ne mette pas en évidence l'amélioration radicale de la qualité des produits et services depuis 1901]. Ces gains auront signifié infiniment plus pour lui que toute éventuelle augmentation de capital aura pu signifier pour les riches [...]. C'est précisément ce changement qui aura entraîné avec lui une approche de l'égalité de confort véritable (Clark, 1901).

En 2013, les économistes Donald Boudreaux et Mark Perry ont fait remarquer que :

Selon le Bureau of Economic Analysis, les dépenses des ménages liées aux nombreux produits « de base » de la vie moderne, soit alimentation à la maison, automobiles, vêtements et chaussures, ameublement et équipement du logement et services publics, sont passées de 53 % du revenu disponible en 1950 à 44 % en 1970 à 32 % aujourd'hui (Boudreaux et Perry 2013).

C'est un point que l'historien Robert Fogel (1999) a étudié pour une plus longue durée. L'économiste Steven Horwitz résume les faits en comptant les heures de travail nécessaires pour acheter une TV couleur ou une automobile et fait remarquer que :

Les données ne comprennent pas [...] le changement de qualité [...]. La télévision de 1973 était au maximum 25 pouces, avec une faible résolution, probablement pas de télécommande, son faible et généralement rien de tel que son descendant de 2013 [...]. Il fallait se réjouir de tirer 100'000 km d'une voiture dans les années 1970, ne pas les obtenir d'une voiture aujourd'hui vous fera penser que vous avez acheté un citron (Horwitz 2013, 11).

Aux États-Unis non plus les pauvres ne s'appauvrissent pas. Horwitz observe que :

En observant diverses données sur la consommation, tirées des enquêtes du Bureau du recensement américain, depuis ce que les pauvres ont chez eux jusqu'au temps de travail nécessaire pour acheter une gamme de biens de consommation, cela indique clairement que les américains pauvres vivent maintenant mieux que jamais auparavant. En fait, les américains pauvres aujourd'hui vivent mieux, selon ces mesures, que ne le faisait leurs homologues des classes moyenne dans les années 1970 (Horwitz 2013, 2).

À l'été 1976, un professeur associé d'économie à l'Université de Chicago ne disposait pas de climatisation dans son appartement. De nos jours beaucoup d'assez pauvres habitants de Chicago en disposent. La terrible vague de chaleur de juillet 1995 à Chicago a tué plus de 700 personnes, principalement à faible

revenu (Klinenberg 2003)<sup>1</sup>. Les précédentes vagues de chaleur en 1936 et 1948, avant que la climatisation soit commune à tous, en ont probablement tué beaucoup plus<sup>2</sup>.



Le politologue et intellectuel des *affaires publiques* Robert Reich affirme que nous devons néanmoins nous inquiéter de l'inégalité, style coefficient de Gini, plutôt que de consacrer toute notre énergie à élever la condition absolue des pauvres. « L'accroissement de l'inégalité », déclare-t-il, « est un défi à l'idéal national fondamental de l'égalité des chances ».

L'accroissement des inégalités entrave encore la mobilité ascendante. C'est simplement parce que l'échelle est maintenant beaucoup plus longue. La distance entre ses échelons du bas et du haut et entre chaque échelon le long du chemin, est beaucoup plus grande. N'importe qui faisant l'ascension à la même vitesse qu'auparavant fera nécessairement une progression moins rapide vers le haut (Reich 2014).

Reich se trompe. Horwitz résume les résultats d'une étude de Julia Isaacs sur la mobilité individuelle entre 1969 et 2005: « 82 % des enfants des 20 % inférieurs en 1969 disposaient de revenus [réels] en 2000 supérieurs à ce que leurs parents avaient en 1969. Le revenu médian [réels] des enfants des pauvres de 1969 était double de celui de leurs parents » (Isaacs 2007, cité en 2013 Horwitz, <sup>3</sup>).

Il ne fait aucun doute que les enfants et petits-enfants des mineurs charbonniers anglais de 1937, qu'Orwell décrit « voyageant » sous terre, courbé en deux, marchant un mile ou plus pour se rendre face au charbon, point à partir duquel ils commençaient à se faire payer, sont beaucoup mieux lotis que leurs pères ou grands-pères. Il ne fait aucun doute que les enfants et petits-enfants des réfugiés du Dust Bowl en Californie le sont également. Steinbeck a relaté dans les *Raisins de la Colère* leurs pires et terribles

conditions. Quelques années plus tard, beaucoup d'entre les Okies (*émigrants de l'Oklahôma*) ont obtenu des emplois dans l'industrie de guerre, et beaucoup de leurs enfants plus tard sont allés à l'Université. Certains sont devenus ces professeurs d'université qui pensent que les pauvres s'appauvrissent.

La manière habituelle, en particulier sur la gauche, de parler de la pauvreté repose sur la répartition en pourcentage des revenus, en regardant fixement par exemple un « seuil de pauvreté » relatif. Comme l'économiste australien progressiste Peter Saunders souligne, toutefois, une telle définition de la pauvreté « se décale automatiquement vers le haut chaque fois que les revenus réels (et donc le seuil de pauvreté) sont à la hausse » (2013 Saunders, 214). Les pauvres sont toujours présents, mais simplement par définition, à l'opposé de l'effet Lake Wobegon — ce n'est pas que tous les enfants soient au-dessus de la moyenne, mais qu'il y a toujours un fond d'un cinquième ou d'un dixième ou de n'importe quelle proportion que ce soit. Bien sûr.

Le philosophe Harry Frankfurt a noté il y a longtemps que « calculer la taille d'une part égale [du revenu dans le style des seuils de pauvreté ou des coefficients de Gini] est manifestement beaucoup plus facile que de déterminer combien une personne a besoin afin d'avoir assez » — « plus facile » comme par exemple diviser le PIB par la taille de la population et rapporter avec irritation, que certaines personnes gagnent, ou en tout cas obtiennent, plus (Frankfort 1987, 23-24). C'est de l'éthique simplifiée de cour d'école, où en divisant la pizza: « C'est injuste ». Mais comme Frankfort a également fait remarquer, l'inégalité en soi n'est éthiquement pas pertinente: « l'égalité économique n'est pas en soi d'une importance morale particulière » (Frankfort, 1987, 21). En vérité éthique, ce que nous voulons c'est élever les pauvres, à la façon Joshua-Monk, à ce qu'ils obtiennent « assez » pour eux afin de pouvoir fonctionner dans une société démocratique et d'avoir une vie pleinement humaine. Il n'importe pas sur le plan éthique que les pauvres aient le même nombre de bracelets de diamants et d'automobiles Porsche que les propriétaires des fonds spéculatifs. Mais il importe en effet qu'ils aient les mêmes possibilités de voter ou d'apprendre à lire ou d'avoir un toit au-dessus de leur tête.

La constitution d'état de l'Illinois de 1970 incarne la confusion entre la condition de la classe ouvrière,

1 La vague de chaleur de 2003 en France, où l'on ne possède pas l'air conditionné, a tué 14'800 personnes et 70'000 à l'échelle européenne.

2 Barreca et collaborateurs (2013) montrent l'effet très important, aux Etats-Unis, de la climatisation pour réduire la mortalité excessive lors de vagues de chaleur.

3 Le tableau 4, Horwitz (2013) donne le pourcentage de ménages pauvres possédant différents appareils: en 1971, 32 pour cent de ces ménages avaient des climatiseurs; en 2005, 86 %.

d'une part et l'écart entre riches et pauvres d'autre part, affirmant dans son préambule qu'elle cherche à « éliminer la pauvreté *et les inégalités* ». Nous ferions mieux de cibler directement ce que nous voulons réellement atteindre, qui est la subsistance égale et la dignité, l'élimination de la pauvreté, ou ce que l'économiste Amartya Sen et la philosophe Martha Nussbaum appellent *assurer des capacités suffisantes*. La valeur du coefficient Gini ou la part de la partie inférieure de 10 pour cent est sans rapport avec le but noble et pertinent sur le plan éthique but d'élever les pauvres à une condition de dignité, à la Frankfurt « suffisante ».

La plupart des recherches sur l'économie des inégalités trébuche sur ce simple point éthique, mettant l'accent sur les mesures d'inégalité relative telle que le coefficient de Gini ou de la part de la tranche des 1 % supérieurs, plutôt que sur les mesures du bien-être absolu des pauvres, sur les inégalités plutôt que sur la pauvreté, ayant omis les deux. En parlant de l'égalitarisme du philosophe du droit Ronald Dworkin, Francfort fait observer que Dworkin en fait et sur le plan éthique, « se soucie principalement de la valeur [absolue] de la vie des gens, mais il se représente lui-même par erreur comme s'occupant principalement de l'importance relative de leurs atouts économiques » (Francfort, 1987, 34).

Piketty lui-même, en le contournant, se soucie à peine « des moins bien lotis » (p. 577 ; la fin de la dernière phrase du livre, bien qu'il mentionne parfois le problème dans le corps du livre, comme par exemple p. 480). C'est courant chez Dworkin et Piketty et une grande partie de la gauche, dirons-nous, de passer à côté du point éthique, libéral à la Joshua-Monk, de chercher à élever les pauvres. Par la redistribution ? Par l'égalité dans le nombre de bracelets de diamants ? Non : par l'augmentation spectaculaire de la taille du gâteau, qui a historiquement porté les pauvres à disposer du 90 ou 95 pour cent des « assez », contre les 10 ou 5 % atteignables par la redistribution, sans l'agrandir, de la tarte.

L'historien de l'économie Robert Margo a noté, en 1993, qu'avant la loi sur les droits civils (Civil Rights Act) que les États-Unis d'Amérique ont promulgué en 1964, « les noirs ne pouvaient pas aspirer à obtenir des emplois à col blanc » en raison de la discrimination raciale. Et pourtant les Afro-américains s'étaient préparés, par leurs propres moyens, à partir de l'esclavage pour effectuer de tels métiers dès que l'occasion se présenterait. « Les Noirs des

classes bourgeoises doivent leur succès en grande partie à eux-mêmes » et à la société de plus en plus instruite et productive dans laquelle ils vivaient. « Que se serait-il passé si la main-d'œuvre noire, placée à la veille du mouvement des droits civils, s'était trouvée tout aussi analphabète, pauvre, rurale et Sudiste qu'elle était à l'époque où Lincoln a libéré les esclaves ? [...] Aurions-nous eu une classe moyenne noire comme nous l'avons aujourd'hui ? Manifestement pas » (Margo 1993, 68, 65, 69).

Pourtant la gauche effectue des heures supplémentaires, avec la meilleure des motivations — et Piketty a travaillé très dur en effet — pour sauver son accent éthiquement non pertinent sur les coefficients de Gini et surtout sur la consommation honteuse des très riches.



Certains pays ont adopté l'éthique Frankfurtenne de l'« assez » avec un certain succès pour leurs pauvres. « Un grand succès », je dirais, et beaucoup plus que ce que d'autres systèmes ont permis. Je ne dis pas « un complet succès », ou « autant que chaque personne honorable souhaiterait ». Mais le contraste entre la condition de la classe ouvrière fièrement « capitaliste » aux États-Unis et dans les pays ouvertement sociaux démocrates comme les Pays-Bas ou la Suède n'est pas très grand en fait, malgré ce que vous avez entendu parler des journalistes et des politiciens qui se ne sont pas penchés sur les statistiques réelles, ou n'ont pas vécu dans plusieurs pays et pensent que la moitié de la population américaine se compose de pauvres urbains afro-américains. Le filet de sécurité sociale est en pratique assez semblable parmi les pays riches.

Mais le filet de sécurité, avec ou sans trous, n'est pas l'ascenseur principal pour les pauvres aux États-Unis, Pays-Bas, Japon, Suède ou les autres. L'ascenseur principal est le *Grand Enrichissement*. Boudreaux a noté qu'un homme, littéralement milliardaire, qui participait à l'un de ses séminaires n'avait pas l'air très différent d'un étudiant diplômé « pauvre » donnant un papier sur les coefficients de Gini. En ce qui concerne la plupart des éléments essentiels de la vie, presque chaque américain est si bien pourvu que M. Bucks [son pseudonyme pour le milliardaire]. Si les différences de richesse entre les milliardaires et les Américains ordinaires sont à peine visibles dans les aspects les plus courants de la vie quotidienne, alors souffrir de détresse à cause d'un coefficient de Gini,

c'est imprudemment élever une abstraction éthérée au-delà de la réalité palpable (Boudreaux, 2004). M. Bucks a sans doute plus de maisons et plus de Rolls-Royce que l'étudiant-e diplômé-e. On peut se poser, cependant, la question coquine mais toujours pertinente : alors quoi ?

Le problème le plus fondamental du livre de Piketty, alors, est que l'événement principal des deux derniers siècles n'est pas la seconde phase, la distribution du revenu sur lequel il se concentre, mais son premier instant, le Grand Enrichissement de l'individu moyen sur la planète par un facteur de 10 et dans les pays riches par un facteur de 30 ou plus. Le monde grandement enrichi ne peut s'expliquer par l'accumulation du capital — comme au contraire certain économistes l'ont fait valoir d'Adam Smith à Karl Marx et jusqu'à Thomas Piketty, et comme le nom même de « capitalisme » implique. Nos richesses ne se sont pas construites en empilant brique à brique, licence sur licence, solde bancaire sur solde bancaire, mais en empilant idées sur idées. Les briques, les baccalauréats et les soldes bancaires — les accumulations de capital — bien sûr étaient nécessaires, comme l'était la force de travail et l'existence d'eau liquide. L'oxygène est nécessaire pour le feu. Mais ce serait faire preuve d'obscurantisme que d'expliquer l'incendie de Chicago du 8 au 10 octobre 1871 par la présence d'oxygène dans l'atmosphère terrestre. Mieux : une longue sécheresse, les édifices en bois de la ville, un fort vent de sud-ouest et la vache de Mme O'Leary.

Le monde moderne ne peut s'expliquer par l'empilement routinier de briques, comme le commerce de l'océan Indien, le système bancaire anglais, le taux d'épargne Britannique, la traite négrière transatlantique, le mouvement de l'enclosure et l'exploitation des travailleurs dans les usines sataniques ou l'accumulation initiale de capital dans les villes européennes, qu'ils soit physique ou humain (voir McCloskey 2010). Ces routines sont trop ordinaires dans l'histoire mondiale et trop faible en punch quantitatif pour expliquer l'enrichissement de dix ou trente ou 100 fois - par personne unique au cours des deux derniers siècles. Ce furent des idées, pas des briques. Les idées ont été émises pour la première fois par de nouvelles libertés et dignités, de l'idéologie connue des Européens sous le terme de « libéralisme ». Le monde moderne n'est pas dû au

« capitalisme », qui est omniprésente et ancien — contrairement au libéralisme qui, en 1776, était révolutionnaire. Le Grand Enrichissement, de 1800 à nos jours, l'événement laïque le plus surprenant dans l'histoire, s'explique plutôt par l'amélioration des idées, jaillies du libéralisme.

Examinons à la lumière du *Grand Enrichissement* une des suggestions pour la politique préférées de Piketty et de la gauche. Taxer les riches pour aider les pauvres semble en première approche, une belle idée. Quand une enfant bourgeoise réalise tout d'abord combien très pauvres sont les enfants dans d'autres quartiers, elle souhaite naturellement ouvrir son sac à main, ou encore mieux le portefeuille de papa. C'est à cet âge-là — 16 ou plus — que nous formons nos identités politiques que, à l'instar des fidélités à nos équipes de football, nous révisons ensuite rarement malgré les preuves ultérieures contraire. Nos familles, après tout, sont un peu des économies socialistes, avec notre Mère en tant que planificateur central. Nous devons refaire la société, propose l'adolescent généreux, comme une grande famille de 315 millions de personnes. Sûrement la refonte permettra de résoudre le problème de la pauvreté, en élevant les pauvres en grandes quantités, telles que les 20 ou 30 % du revenu volé par les patrons.

Dans une ancienne société d'esclaves, l'enfant esclavagiste ne souffrait nullement d'une telle culpabilité, parce que les pauvres étaient très différentes d'elle-même. Mais une fois que le caractère naturel de la hiérarchie ait été remis en question, comme ce le fut au XVIIIe siècle en Europe du Nord-Ouest et au XIXe siècle de manière plus générale, il semble évident d'adopter le socialisme. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (« Mammon » est le mot araméen pour « argent »).

(à suivre)

Nos lecteurs anglophones peuvent retrouver l'entier de cet article (et vérifier la traduction) sur le site de Erasmus Journal for Philosophy and Economics: <http://ejpe.org>

---

## A contribué à ce numéro

Jacques Gamboni